

PROLOGUE

Cornouailles, Angleterre, 1980

La fenêtre était ouverte, l'air glacial de l'hiver s'infiltrait dans la chambre et refroidissait son corps endormi.

Elle se réveilla, le nez froid, et remonta les couvertures sur sa tête. Elle pouvait sortir du lit et tout simplement fermer la fenêtre, mais elle ne l'avait jamais fermée, même quand il pleuvait ou quand il neigeait et que la glace apparaissait en toile d'araignée sur la vitre. Elle aimait cette liberté de choisir délibérément de laisser la fenêtre ouverte ou fermée. C'était idiot, mais c'était devenu une habitude, presque une manie, et elle ne pouvait s'en défaire.

Elle finit par se retourner dans son lit pour faire face à la fenêtre, laissant son visage émerger des draps. La pièce était d'un gris poisseux typique des matins d'hiver, lorsque la lumière tarde à atteindre la terre et que les nuages gris et violets masquent un soleil encore hésitant.

C'est l'heure, il faut y aller, se dit-elle.

Elle frissonna, non pas à cause du froid, mais parce qu'elle prit soudain conscience que le grand jour était arrivé, qu'elle allait devoir affronter cette journée, les affronter, eux aussi, et leur montrer la personne qu'elle avait été par le passé.

Elle prit un léger élan, balança ses jambes hors du lit, aussi élégante qu'une danseuse, et fit gigoter ses orteils pour faire circuler le sang. Lentement, elle s'habilla, enfila une robe bleu marine légère, cintrée à la taille, et rassembla ses cheveux en un chignon lâche. Debout devant sa psyché, elle observa son reflet. Elle cligna des yeux au ralenti puis les rouvrit pour se voir telle qu'elle était : les rides du visage et les mèches grises dans sa chevelure témoignaient du temps qui avait passé, tout en elle portait les marques de chaque minute, chaque seconde de son existence.

Elle appliqua une touche de rose clair sur ses lèvres et poutra ses joues pâles. *Voilà, c'est suffisant.* Alors qu'elle était sur le point de sortir de la chambre, sa main droite saisit soudainement son poignet gauche. La peau était douce sous ses doigts. *Comment ai-je fait pour oublier ?*

Elle ouvrit sa boîte à bijoux et en sortit une montre en or. Les pierres précieuses du bracelet scintillèrent dans la lumière.

Elle l'attacha à son poignet en regardant dehors. Il avait commencé à neiger.

ISAAC

Janvier 1945

Des petites étincelles luisaient dans le ciel, on aurait dit que des aiguilles avaient transpercé la voûte céleste. Isaac observait les étoiles, attendant de voir si l'une d'elles allait soudain changer de direction et filer à travers l'épais néant pour laisser une longue traînée de lumière derrière elle, l'équivalent d'une année de souhaits.

Son souffle, tel celui d'un dragon, formait des volutes s'étirant vers le haut. Isaac baissa la tête pour se concentrer sur son chemin. Ses pas faisaient craquer la neige glacée.

Un silence total régnait. Un silence qui ne troublait pas Isaac mais, au contraire, l'apaisait. Dans le silence, il n'y a pas de menace, pas de mort. Ce n'était que dans le silence que lui et les autres étaient en sécurité.

Il arriva au coin d'une rue qu'il connaissait depuis toujours, recouverte de neige à présent, ce qui lui donna l'impression d'être dans un autre monde, plus propre et plus lumineux, peut-être. Quand il était petit, il avait joué dans ces rues avec ses copains pendant que son père travaillait dans la boutique, réparant horloges et serrures, et toutes sortes d'objets que personne d'autre que lui ne

savait réparer. Son père était fier de réussir à comprendre le fonctionnement complexe d'une horloge ou d'une boîte à bijoux. Son visage était toujours rayonnant le soir lorsqu'il racontait comment il était finalement arrivé à bout de sa dernière tâche – une montre envoyée d'Angleterre par un homme à qui l'on avait recommandé ses excellents services, ou une pendulette d'officier avec son minuscule manège de petites souris en or, qui appartenait à une dame de Munich. Isaac avait passé de nombreuses nuits assis près de son père, à écouter des récits sur la mécanique du temps, sur des coffres à trésor verrouillés. Autant d'histoires qui lui donnaient l'impression de vivre une véritable aventure, pas simplement de réparer les objets cassés des autres.

Il chassa le souvenir de son esprit et traversa la rue vers la boutique qui désormais lui appartenait. Il regarda à gauche et à droite et resta là, un moment, immobile, à s'assurer que le silence réconfortant l'enveloppait toujours. En dégageant la neige qui s'était logée dans le trou de la serrure, son bras balaya un voile de poudre glacée sur la porte, laissant apparaître le coin d'une étoile, la même que celle qu'il devait à présent porter.

Le claquement du loquet résonna dans la rue. Isaac trouva ce bruit trop fort, il le fit taire, comme un père qui sait apaiser son enfant.

Lorsque la porte s'ouvrit, un bloc de neige tomba du toit dans un bruit mat. Isaac sentit son cœur battre plus vite. Il referma la porte lentement, avec précaution. Derrière lui, les traces de ses pas dans le blanc étaient déjà recouvertes.

Il n'osa pas allumer la lumière électrique – une ampoule nue pendait au milieu de la pièce. Il alluma à la place une bougie que la cire fondue, laiteuse, faisait pencher d'un côté.

L'échoppe était fermée depuis près d'un an ; la poussière s'était transformée en une épaisse couche de crasse grise qui recouvrait les vitrines, sous lesquelles se trouvaient encore montres et horloges en or, en bronze et en argent. Dans un coin, une horloge grand-père émettait un tic-tac dont l'écho remplissait le silence.

Isaac passa derrière le comptoir dans un grincement de parquet, prit place sur sa chaise de travail et posa la bougie sur le plan de travail. Il se frotta la jambe ; le froid faisait resurgir la douleur de sa blessure d'enfance. Sous la peau, muscles et tendons étaient noués, noués par cette peur qui lui serrait encore le cœur.

Il se pencha et se mit lentement à quatre pattes. Il glissa ses doigts arthritiques courbés sous une petite planche, la souleva et exposa le trésor : la montre à gousset de son grand-père. Il se rassit sur la chaise et appuya sur le minuscule fermoir. D'un coup sec, le couvercle doré s'ouvrit, révélant le cadran de la montre et les aiguilles figées dans le temps, à 3 h 20. Isaac tapota le verre, comme il le faisait quand il était enfant, comme si ce petit coup pouvait faire repartir les aiguilles.

— Idiot, dit-il en brisant le silence. Tu n'es qu'un vieil imbécile.

Il aurait bien aimé fourrer la montre dans sa poche et la rapporter chez lui, mais il savait bien que ce n'était pas possible. Il voulait juste revoir cette vieille amie quelques instants, ce souvenir, ce petit morceau de sa famille qu'il détenait encore. Hannah, sa femme, était morte dix ans auparavant, avant que le monde ne devienne fou, avant que le reste de sa famille berlinoise ne soit raflé et ne disparaisse dans la nuit.

Isaac savait maintenant où ils étaient partis, mais c'était comme s'ils avaient simplement disparu. Avec le recul, il était heureux que Hannah soit morte à ce moment-là.

Il referma la montre à gousset et passa la main sur le cercle de métal lisse. Voilà longtemps qu'il voulait y graver une inscription, mais il n'avait jamais su quoi dessiner ou écrire dessus. Il la posa sur le comptoir, prit ses minuscules mèches de gravure et se mit au travail. Lentement, méthodiquement, il commença à écrire son nom, *Isaac Schüller*, auquel il ajouta : *Souviens-toi de moi, janvier 1945*.

Une fois qu'il eut terminé, il souffla sur le placage doré, la poussière s'envola, laissant apparaître son travail. Il essuya la montre puis l'enveloppa dans un tissu avant de la replacer dans sa cachette. La latte du parquet fut fixée avec un clou à tête dorée.

Isaac ne s'attarda pas une fois sa tâche achevée. Il n'eut pas un regard pour les trésors qu'il laissait derrière lui, ni même pour la photo d'Hannah qui trônait à côté de ses livres de comptes reliés en cuir bleu. Il souffla la bougie d'un coup, ouvrit lentement la porte, jeta un coup d'œil dans la rue pour voir s'il n'y avait rien, personne, puis il partit. Il ne verrouilla même pas la porte comme il l'aurait fait d'ordinaire – à quoi bon ? Il fourra les mains dans les poches de son manteau et, penchant la tête face au vent glacé, s'achemina vers chez lui. Sa jambe gauche, qui essayait péniblement de suivre la droite, laissait une empreinte un peu plus large dans la neige.

La maison d'Isaac était une petite bâtisse nichée dans la vallée entre des collines ondulantes où poussait de l'herbe verte au printemps et, en été, où les coquelicots rouge vif, les pétales bleus des épis de maïs et les grandes marguerites se balançaient et s'entrelaçaient dans la brise. Isaac scruta les collines. En contrebas il voyait sa maison, une

simple silhouette sombre à cette distance. Reverrait-il le printemps ? Le hameau comptait à peine quelques centaines d'âmes réparties sur plusieurs fermes, et à part la police locale qui insistait pour que les Juifs portent l'étoile de David sur leurs vêtements et pour qu'ils cèdent leurs entreprises au Reich, personne n'était encore venu les chercher. Même sa boutique n'avait pas été touchée, le Reich ne s'intéressant manifestement pas aux petits trésors qu'elle contenait.

Une fois remis en route, Isaac sentit un chatouillement sur la nuque, comme lorsque Hannah l'embrassait furtivement à cet endroit, quand il était penché au-dessus d'une faible lumière, occupé à réparer ou à bricoler les pièces d'un mécanisme d'horloge.

Il se retourna, s'attendant presque, et c'était bête, à la voir derrière lui la tête enveloppée dans son écharpe de laine couleur crème, les lèvres rougies par le froid. Mais il était seul.

— Décidément, je vieillis, dit-il à haute voix dans un rire.

Le froid et la fatigue me jouent des tours, songea-t-il. Il était sur le point de se retourner lorsque deux phares jaunes apparurent, filant sur les nids-de-poule à toute vitesse dans sa direction.

Isaac rêva une nouvelle fois qu'il était enfant. L'été avait réveillé la vallée, désormais recouverte d'un épais manteau de fleurs sauvages et d'arbres de toutes les nuances de vert contre le ciel bleu entièrement dégagé. Allongé par terre, il sentait des brins d'herbe lui chatouiller le dos. Hannah était à ses côtés. Il tendit la main pour prendre la sienne. Il sentait la chaleur de sa peau, sa douceur, mais il n'osait pas la regarder, il avait peur qu'elle s'en aille.

Dans les arbres, des corbeaux et des pies poussaient des croassements pour protéger leurs petits, tandis que le pépiement et le gazouillis des moineaux et des mésanges bleues les interrompaient parfois, faisant place à une mélodie plus douce.

— Il faut que tu te lèves, maintenant, lui dit Hannah.

— Je n'ai pas envie.

— Arrête, Isaac. Tu n'as pas le choix.

— Mais où vas-tu aller, toi ?

Isaac se décida enfin à se tourner vers elle. Mais au lieu de voir son visage – ce cher visage rond comme celui d'une enfant, joufflu, avec un petit nez retroussé, ces yeux en amande, verts et ambre, larges et brillants comme ceux d'un chat –, il découvrit celui d'un homme avec une épaisse moustache et des yeux gris étranges, comme deux fentes tombantes.

— Réveille-toi ! cria l'homme.

Isaac ouvrit complètement les yeux.

— Où suis-je ? marmonna-t-il.

— T'es appuyé sur moi depuis des heures. Je ne sens même plus mon bras. Je t'aurais bien laissé dormir plus longtemps, mais vraiment, je commençais à être paralysé.

Les jambes d'Isaac étaient comme endormies, ses genoux repliés sous son menton. Il essaya de bouger mais des picotements l'assaillirent.

— Mets-toi donc debout une minute, mais pas trop longtemps, sinon tu vas perdre ta place, dit l'homme aux yeux gris.

Isaac se redressa à grand-peine et s'appuya contre les planches du wagon à bestiaux. Il secoua ses pieds l'un après l'autre. La faible lumière du jour qui filtrait à travers les lattes n'éclairait pas grand-chose, mais il distinguait tout de même des gens allongés à même le plancher du

wagon, sous des manteaux et des couvertures, des sacs sous la tête en guise d'oreillers. Ils étaient serrés les uns contre les autres, comme des chatons qui se blottissent contre leur mère pour se réchauffer.

Isaac souffla sur ses mains. L'air qui circulait dans le wagon était glacial, et même s'il passait à travers les lattes, il n'emportait pas pour autant avec lui l'odeur de renfermé, de transpiration et de crasse humaine.

L'homme aux yeux gris se leva à côté d'Isaac

— T'es monté après les autres. Je m'appelle Elijah. Je te serrerais bien la main, mais ça ferait un peu bizarre dans ce genre d'endroit.

— Moi c'est Isaac, répondit-il en continuant à soufflant sur ses mains.

— On peut dire que t'as de la chance, dit Elijah.

— De la chance ?

— Comme je disais, tu es ici depuis, quoi, quelques heures ? Moi, ça fait plusieurs jours, enfin je crois, mais j'ai eu de la chance aussi. Certains sont là depuis une semaine.

Isaac regarda autour de lui. Il croisa le regard d'une femme au visage creusé et pâle. Elle tenait dans ses bras deux petites silhouettes endormies, dont les paupières fermées vibraient. *Ils rêvent*, se dit Isaac. Il espérait qu'ils resteraient endormis, il ne supporterait pas de voir leurs yeux.

— Remarque, poursuivit Elijah, ils ont de la chance eux aussi. Dans d'autres wagons, j'ai vu des gens debout, même pas de place pour s'asseoir. Imagine un peu, rester debout pendant une semaine !

— Ils nous emmènent où comme ça ? demanda Isaac tout bas.

La chaleur de son souffle fit planer une bouffée de vapeur blanche devant lui.

— Grand mystère... Moi, je suis monté près de Cologne, mais ce groupe-là, d'après ce que j'ai compris, il vient de Tchécoslovaquie, et il y a quelques Français aussi. Tu sais que tu saignes, là, sur la tête ?

Isaac tâta l'arrière de son crâne. Une bosse s'était formée et une petite coupure avait laissé du sang séché sur sa nuque. Il retira sa main, ses doigts étaient couverts de sang.

— Quand tu es monté, on ne donnait pas cher de ta peau. Ils t'ont jeté dans le wagon et on a tous pensé que tu étais déjà mort. Moi, j'étais jaloux, je me suis dit que c'était ce que je voulais moi aussi, être mort.

La main d'Isaac tremblait légèrement. Il déplia les doigts pour soulager la douleur dans ses articulations.

— Je ne me souviens pas vraiment de ce qui s'est passé. Je me rappelle juste qu'il y avait des phares... Je n'étais pas loin de chez moi, et puis... plus rien.

— C'est pas plus mal comme ça, dit Elijah, son corps se pressant contre celui d'Isaac alors que le train prenait un virage. Moi j'étais conscient tout le temps. On m'a dit de prendre un sac d'affaires et on m'a emmené dans une école. Ils nous ont dit qu'ils allaient nous installer ailleurs.

— Mais ils ne vont pas nous « installer »...

— Ben non, évidemment. Ils nous prennent pour des crétins, ils pensent qu'on n'est pas au courant, pour les camps. Moi je sais très bien où je vais. Comme je l'ai déjà dit, je préférerais crever plutôt que d'avoir à vivre ça.

Soudain le train commença à ralentir, les freins firent vaciller les wagons à bestiaux tandis que de la vapeur s'échappait de sous le châssis. Isaac s'agrippa au manteau d'Elijah, Elijah à celui d'Isaac, tandis qu'autour d'eux, les gens commencèrent à se redresser en position assise, frottant leurs yeux fatigués et effrayés.

Une fois le train arrêté, les gens se levèrent lentement, serrèrent leurs enfants contre eux et rassemblèrent leurs sacs. Certains donnèrent la main à des inconnus pour se réconforter.

— On s'est arrêtés, constata Isaac.

Un petit garçon s'avança et appuya son visage contre la porte en planches, essayant de voir à travers les minces interstices.

— Tu vois quelque chose ? demanda une voix à l'arrière.

— Je crois que c'est un quai. Je ne sais pas trop. Il y a des pieds. Je vois des pieds !

— Des pieds nus ? demanda un autre enfant.

— Non. Avec des bottes noires. Ils marchent, je crois.

La mère du petit garçon le réprimanda.

— Viens là ! Viens, et assieds-toi !

Elijah regarda les mains vides et tremblantes d'Isaac.

— T'as pas d'affaires, toi ?

Isaac regardait les autres. Tous avaient des petits sacs en forme de tapis roulé et des malles en cuir. Il fourra les mains dans les poches de son manteau. Rien au fond des poches, à l'exception de la clé en fer, froide, celle qui ouvrait la porte d'entrée de sa maison.

— C'est pas grave, reprit Elijah. Qu'est-ce qu'on prend avec soi pour un voyage comme ça, de toute façon ? Des livres ? Des vêtements ? De la nourriture ? Moi, on m'a donné si peu de temps pour faire mes bagages que j'ai jeté un peu n'importe quoi dans mon sac, dont une revue, tu te rends compte ? Et une revue sur le travail du bois, en plus ! Je crois bien l'avoir jamais lue de ma vie, et pourtant c'est ce que j'ai pris avec moi. Ça n'a aucun sens.

Isaac tirait un certain réconfort du flot de paroles d'Elijah. Il se figurait que rien de grave ne se passerait tant qu'Elijah continuerait à parler.

— J'ai bien pensé à prendre mes partitions, mais ça m'étonnerait que j'achète un nouveau piano là où je vais, alors j'ai tout laissé. Mais maintenant je me dis que j'aurais peut-être dû les apporter. Le piano, c'était celui de ma mère, ça aurait été bien de l'avoir avec moi...

Isaac pensa à ses propres affaires, à sa robe de chambre verte posée sur le dossier du rocking-chair de sa chambre, à la brosse et au peigne en argent qui avaient appartenu à sa femme et qui se trouvaient encore sur la commode, ainsi qu'aux petits flacons de parfum qu'il humait parfois, juste pour retrouver son odeur. Il se demanda qui prendrait soin de sa maison, maintenant. Quelqu'un y vivrait-il, quelqu'un se servirait-il de ses vêtements et de ses livres ?

Soudain, la porte du wagon s'ouvrit à la volée. Isaac se pencha pour voir ce qu'il y avait dehors.

Les uns après les autres, les passagers furent conduits sur un chemin de terre grossièrement pavé, où les mauvaises herbes poussaient encore sous les cailloux, comme si tout espoir de vie n'avait pas encore disparu. La neige fondue et sale qui avait gelé pendant la nuit formait des monticules et le ciel au-dessus de leurs têtes, de la même couleur grise, était épais et lourd, annonciateur de nouvelles chutes de neige.

En quelques secondes, des centaines de personnes furent rassemblées par des gardes qui les bousculaient pour former des groupes plus petits. Puis ils séparèrent les hommes des femmes.

Devant Isaac se tenait un homme vêtu d'un manteau de laine marron, l'étoile de David cousue sur la poitrine et un brassard sur la manche gauche, les joues rougies par l'âge et le froid.

— Mettez vos affaires ici ! Vous êtes sourds ou quoi ? J'ai dit : mettez vos affaires ici ! Allez ! Sur le chariot !

Elijah s'avança et plaça sa petite valise beige sur le chariot qui se transforma rapidement en montagne de bagages.

— Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez surtout pas, répétait l'homme. Vous allez tout récupérer. Vous, là ! dit-il en s'adressant à Isaac. Je vous ai demandé de mettre vos affaires sur le chariot.

— Je n'ai rien, se contenta de répondre Isaac.

L'homme fixa l'étoile jaune sur le manteau d'Isaac.

— Rien ? Un Juif sans rien ?

Isaac, les bras écartés, montra ses paumes.

L'homme eut un petit sourire narquois, comme s'il attendait à quelqu'un comme lui. Il fit trois ou quatre pas vers un garde SS de grande taille qui se tenait à l'écart, engoncé dans un lourd manteau noir, le col remonté pour maintenir son cou au chaud, une cigarette à la bouche. Isaac trouva qu'il ressemblait à un corbeau.

Le corbeau écouta l'homme lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Sa moustache frétille, peut-être souriait-il. Il jeta son mégot d'une pichenette experte, la cigarette atterrit sur un tas de neige molle. Isaac s'imagina le petit sifflement qu'elle avait émis en s'éteignant, comme avec les bougies qu'il utilisait chez lui.

Les deux hommes s'approchèrent d'Isaac, qui jeta un coup d'œil à Elijah, pris dans une discussion avec un autre homme à propos de sa revue. La question était toujours de savoir s'il avait bien fait de l'apporter plutôt que les partitions.

Le moustachu, qui dépassait Isaac d'une bonne tête, se campa devant lui.

— Nom ?

— Isaac. Isaac Schüller.

— Mon kapo me dit que tu n'as pas d'affaires ?

— En effet.

— Rien du tout ?

Isaac sentait la sueur s'accumuler sous ses aisselles malgré la température glaciale.

— Non, rien du tout.

La moustache frétille à nouveau, puis le SS se tourna vers le kapo et lui chuchota à son tour quelques mots à l'oreille, ce qui fit sourire le kapo.

La crosse de la matraque du kapo s'abattit d'un coup sur Isaac, qui s'affaissa instantanément. Par terre, il se mit en boule alors que l'homme le frappait sur les reins.

— Sur le dos ! ordonna le kapo. Les jambes droites !

Malgré la douleur, Isaac se déplaça et resta immobile au sol, le souffle court et irrégulier.

Le kapo s'agenouilla sur lui et fouilla les poches intérieures de son manteau. Au bout d'un moment, visiblement déçu par l'absence de bijoux, de montres ou de portefeuille, il trouva néanmoins une pochette en cuir à peine plus grande qu'une enveloppe. Il se releva et la remit à l'homme moustachu comme un précieux trophée.

— Alors, je croyais que tu n'avais rien ? commenta le SS. Lève-toi.

Isaac posa la paume de sa main sur le sol pierreux, se releva péniblement et resta penché, les bras sur son ventre, là où le premier coup avait été asséné. Il regarda autour de lui pour voir si Elijah était toujours là, cherchant un visage, quelqu'un qui pourrait lui venir en aide. Mais on lui ordonna de rejoindre une rangée d'une trentaine d'hommes, qui avaient tous les yeux rivés sur une enfilade de baraquements et de clôtures de barbelés.

Isaac observa le moustachu déballer la pochette en cuir. Un à un, les petits instruments en or et en argent furent sortis. Le SS trouva aussi un tournevis miniature, qu'il examina un moment, de près, pour déchiffrer la minuscule gravure du nom d'Isaac.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

Isaac eut du mal à parler, ses poumons ne lui fournissaient plus assez d'air.

— Ça appartenait à mon père... Ils sont à moi maintenant, ces outils.

— Tiens donc... Et à quoi servent-ils ?

— À réparer des montres, des horloges, des pendules. Des boîtes à musique, aussi, et à bijoux. Parfois des jouets.

— Des jouets ?

— Oui, des jouets d'enfants.

— Des petits trains, c'est ça ?

Isaac acquiesça.

— Et des horloges, dis-tu ? Les horloges grand-père, tu sais réparer ça ?

— Ça prend du temps, c'est compliqué, mais oui, je sais faire.

Le sujet sembla piquer la curiosité du moustachu, qui replaça le petit tournevis dans la pochette en cuir.

— Et quoi d'autre ?

Isaac essaya de repenser à tous les objets qu'il avait réparés ces dernières années.

— Des serrures, parfois, mais pas toujours... Des radios, aussi, mais surtout des montres et des horloges.

L'homme moustachu perdit soudain tout intérêt pour la conversation et empocha les outils d'Isaac.

— Mets-toi là-bas avec les autres, lui dit-il en faisant un signe de tête vers la rangée d'hommes la plus courte, celle dans laquelle se trouvait Elijah.

Les autres colonnes d'hommes se dirigeaient maintenant vers un grand portail sombre flanqué de miradors, sous les yeux de soldats lourdement armés.

— Vous, vous attendez ici qu'on vous donne des instructions.

Le kapo poussa Isaac vers les hommes qui grelottaient dans le froid, les mains dans les poches, les yeux fixés sur le camp devant eux, où une épaisse fumée s'échappait des cheminées.